

LES EXPLORATIONS ANTARCTIQUES

L'Expédition Charcot

Le docteur Charcot a ajouté un nouvel éclat à un nom déjà célèbre dans la science. En 1903-1905, il avait brillamment conduit la croisière du Français dans les mers glacées du Sud et il avait tracé quelques rivages nouveaux des terres antarctiques. Le voilà qui vient de repartir pour ces confins extrêmes du monde connu, désireux que la France ait sa part, à côté des autres nations, dans les découvertes que les abords du pôle Sud réservent aux plus hardis et aux plus habiles.

L'expédition est partie sur le *Pourquoi-Pas ?* Un tel nom éveille toutes les espérances. Pourquoi le docteur Charcot et ses compagnons ne perceront-ils pas les mystères des murailles glacées de l'An-

— Alors, quand espérez-vous redevenir maître du ballon ?

— Quand nous serons hors de cette tourmente, mademoiselle. Un ouragan est souvent de courte durée... Dès que le vent sera tombé, je remettrai le cap, non sur Verdun, mais sur Andevannes.

— On dirait pourtant que nous allons moins vite...

— Illusion encore, mademoiselle. Depuis tout à l'heure, nous avons monté : le baromètre marque 2,430 mètres et la vitesse des lumières ne paraît ralentir que parce que nous les voyons de plus haut. Nous allons toujours à une vitesse de rapide. Voyez cette grande gare de chemin de fer avec les sept ou huit voies qui en rayonnent : c'est Luxembourg peut-être, dont Longwy n'est qu'à 27 ou 28 kilomètres à vol d'oiseau...

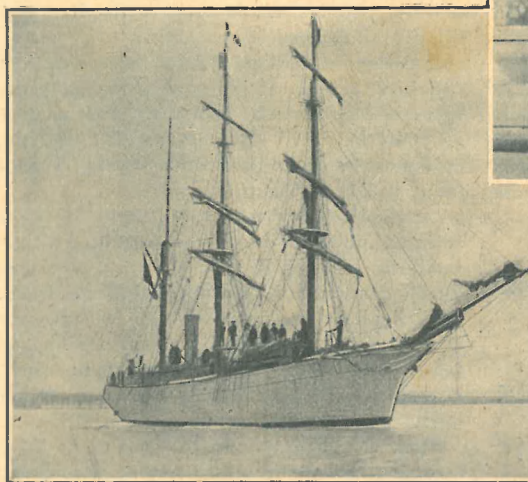
L'officier avait rallumé l'ampoule électrique qui lui permettait de suivre la marche sautillante de l'aiguille du baromètre : son visage vivement éclairé était impassible.

La jeune fille en fut frappée ; le calme est contagieux comme la peur et, au contact de cette énergie qui envisageait résolument la situation, elle sentit un apaisement relatif entrer dans son cerveau désemparé.

Mais alors ce fut pour songer aux angoisses de ses parents et aux conséquences qu'allait avoir cette extraordinaire aventure.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT
(Commandant *DURANT*).



Le « Pourquoi-Pas ? » en rade de Cherbourg.

tartique ? Pourquoi ne s'enfoncèrent-ils pas plus profondément encore que leurs devanciers vers le pôle Sud ? Pourquoi pas ?

Le bateau a été construit tout exprès et de façon à résister à la pression des glaces ou au choc



Le docteur Charcot, chef de l'expédition.

des formidables icebergs qui circulent dans ces parages : il est tout en bois et possède ainsi une résistance et une flexibilité que ne lui donneraient ni le fer ni l'acier.

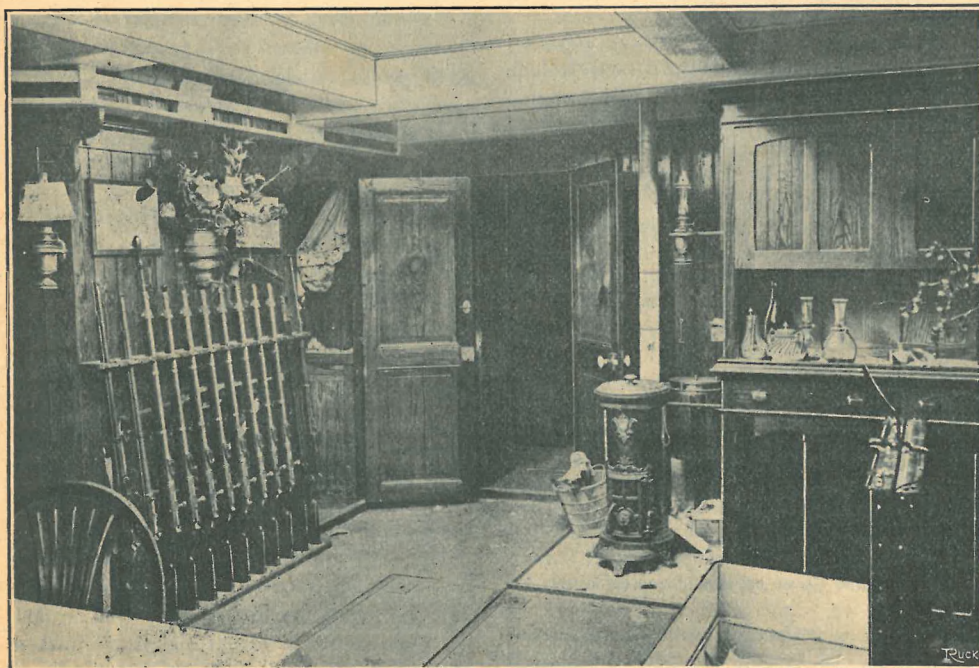
L'expédition emporte des traîneaux automobiles et, si surprenant que cela puisse paraître, c'est un mode de locomotion approprié à la

région. Il existe en effet, dans certaines parties de l'Antarctique, des glaciers qui forment des plaines d'une étendue considérable, plates comme d'immenses tables. Déjà, le capitaine Scott, de l'expédition anglaise de la *Discovery*, en 1902-1904, a révélé l'existence de ces nappes de glace, sur lesquelles il a pu franchir en traîneau ordinaire environ 450 kilomètres sans presque rencontrer de différence de niveau. L'automobile fera merveille, n'en doutons pas, et sera un élément de succès pour l'expédition.

Mais il ne s'agit pas tant, pour l'expédition, de planter le drapeau français au pôle Sud que d'entreprendre une exploration scientifique de tout un secteur des contrées antarctiques. Un large champ est ouvert à l'activité de la mission.

Le mystère plane encore sur les immensités australes. De quoi la calotte antarctique est-elle faite ? Remarquons que l'exploration antarctique est de beaucoup moins avancée que l'exploration arctique. Cela tient beaucoup aux différences physiques entre les deux régions polaires. Du côté nord, les continents débordent très loin au delà du cercle polaire ; au Sud, au contraire, le cercle antarctique est marqué par une énorme barrière de glaces à travers laquelle il n'a pu être fait que d'exceptionnelles poussées en avant. Qu'y a-t-il par delà ces gigantesques falaises qui s'étendent à perte de vue et d'où se détachent les icebergs errants ? Sont-elles le front démolé d'immenses glaciers appuyés sur un continent inconnu ? Le problème est digne d'être élucidé.

Il serait intéressant, si cette terre supposée existe, d'en connaître les contours, mais il serait utile aussi d'étudier comment se forment ces icebergs si dangereux pour la navigation et quelles lois



L'EXPÉDITION CHARCOT

Un coin de la salle de réunion à bord du « Pourquoi-Pas ? ».

régissent les courants qui poussent vers les régions tempérées ces récifs flottants.

Que de sciences ne faudrait-il pas énumérer pour dire tout le programme de la mission Charcot? Ses observations fourniront les plus précieuses indications à la navigation, à la prévision du temps, à la connaissance des vents et des climats. Que de renseignements utiles toutes ces études ne donneront-elles pas aussi sur les conditions d'existence des poissons et sur leurs migrations, circonstances dont dépendent la richesse des pêches et le gagne-pain de milliers de pauvres gens?

Voilà la magnifique tâche que s'est proposée la mission Charcot; elle est la continuation de celle si bien commencée avec le *Français*. L'expédition se rend à la terre Loubet, découverte lors de la précédente campagne, à l'Ouest des terres reconnues en 1838 par Dumont d'Urville, puis elle essaiera d'atteindre, plus au Sud, la terre Alexandre I^{er}.

Dans ces solitudes sinistres, l'expédition aura à supporter les froids les plus excessifs et à lutter contre les blizzards, ces effroyables tempêtes qui balayent tout sur leur passage, oppressent les poitrines et jettent sur l'atmosphère un voile opaque terrifiant. Mais Charcot et ses compagnons sont des vaillants que soutiendra, à travers les épreuves, leur ardente volonté de servir la science et de laisser un peu de gloire dans le sillon d'une expédition française.

— GUSTAVE REGELSPERGER.

Les Transformations des Etudiants pauvres

aux États-Unis

LES étudiants pauvres, aux États-Unis, ne recherchent pas les écoles isolées, comme des châteaux superbes, dans les campagnes magnifiques, comme le sont les établissements des Princeton, en New-Jersey, de William et d'Amherst, dans le Massachusetts.

Les jeunes Yankees, pour suivre leurs études, vont aux écoles situées dans des centres importants, afin de pouvoir, dans les intervalles des cours, gagner leur vie.

Il arrive parfois que, de trois heures à minuit, vous apercevez des tramways conduits par des adolescents dont l'aspect ne rappelle pas celui des chauffeurs ou des mécaniciens ordinaires. Ils se tiennent bien, ils ne crient pas, ils n'invectivent pas les piétons attardés qui traversent la voie. Ce sont des étudiants. Après minuit, ils rentreront chez eux, ils se mettront à leurs livres jusqu'à trois heures du matin. A huit heures, ils seront à leurs cours. De midi à trois heures, ils étudieront de nouveau, et ils redeviendront conducteurs de tramways.

D'autres, le samedi, s'engageront comme serveurs supplémentaires chez les « Potins » de la ville où ils résident. Remarquez que les étudiants sont fort recherchés par les patrons. A Paris, on leur rit au nez, ou bien l'on aurait pour première idée de les exploiter.

Après avoir été garçons épiciers ou charcutiers le samedi soir, les étudiants apparaissent le lendemain, dimanche, comme chanteurs dans les temples protestants, où ils touchent des cachets de choristes.

D'autres, au contraire, préfèrent le théâtre, et ils vont, chaque soir, faire partie de la figuration. Quelques-uns, faute de trouver mieux, distribuent

honte et de douleur les jeunes gens pauvres, obligés de suppléer, par ces besognes, à l'insuffisance de leurs moyens pécuniaires. Et, du reste, ils encourraient le mépris de leurs condisciples plus aisés. Aux États-Unis, il n'y a pas de besognes inférieures, et ce que l'on prise par-dessus tout, c'est la volonté indomptable de parvenir dans la vie.

On cite des étudiants qui, s'étant engagés comme employés dans des crémeries et après avoir porté du lait à domicile, avaient trouvé la possibilité de s'établir eux-mêmes et d'avoir des commis, à leur tour. Entre les heures d'études, ils surveillaient leurs affaires et leur personnel.

L'un des plus célèbres chirurgiens des États-Unis, au temps où il étudiait, gagnait sa vie en fauchant le gazon, pour le compte de la municipalité, dans la ville de New-Haven.

Dans une localité du Michigan, à Ann Arbor, un étudiant traîait la vache que possédait, dans une petite propriété, l'un de ses professeurs. Et ce travail payait le prix de leçons particulières que l'élève avait demandées au maître.

A Boston, les étudiants pauvres sont précepteurs ambulants. Ils forment des groupes de tout petits boys que leur confient les parents, et ils pilotent ces petits bataillons dans les musées, ils leurs expliquent les chefs-d'œuvre, ou encore, dans les parcs, ils leur enseignent les sports.

Les étudiants pauvres ont, d'ailleurs, fondé des Bureaux universitaires de placement. A l'Université de Chicago, le Labor bureau a placé cinquante-deux étudiants qui ont gagné soixante francs par mois; le Labor bureau des Colombia-University a fait gagner cent dix francs par mois à ses adhérents. Il faut noter que ce gain ne s'applique qu'à la partie de la journée où l'étudiant n'est pas retenu par ses cours.

Dans les universités de Harvard et de Yale, les étudiants pauvres sont garçons de réfectoires; ils servent donc leurs condisciples et gagnent, pour cela, vingt-cinq sous l'heure.

Quant aux jeunes gens doués de facultés supérieures et qui dépassent leurs condisciples par leur savoir précoce, ils ont une situation à part et sont très considérés.

Ils sont presque toujours choisis pour donner des répétitions aux élèves riches et reçoivent généralement dix francs pour une heure de leçon.

Les étudiantes, elles aussi, doivent travailler quand leurs familles ne peuvent faire les frais de leurs études. Elles se placent comme domestiques dans les pensions et les hôtels, plutôt que comme demoiselles de magasin.

A Holyoke, à Aberlin, à Wellerley, les jeunes filles travaillent cinq heures par jour dans les family-houses, et, par suite, elles ne peuvent parfaire le cycle de leurs études dans les délais prévus. Le Conseil de l'Université, en ces cas-là, accorde toujours une année de sursis aux étudiantes empêchées par ce labeur nécessaire et fatigant.

L'un des professeurs les plus éminents des États-Unis, dans un discours qu'il prononçait sur la condition sociale des étudiants, affirmait que les fils de familles riches et leurs camarades pauvres vivaient sur le pied de la plus cordiale égalité. A Yale, un futur milliardaire devint et resta l'ami intime d'un camarade qui le servait à table. A Smith, une fille de millionnaire devint la compagne dévouée de sa camarade qui lui cirait ses chaussures.

Et le professeur ajoutait : « C'est par la pauvreté du cœur ou de l'intelligence que l'on devient inférieur à ses condisciples; le manque d'argent, ce n'est pas la vraie et irrémédiable pauvreté. »

Un pays où de tels sentiments sont pratiqués

DEUXIEME PARTIE

On est au XVIII^e siècle, au temps des spéculations effrénées de Law. Le banquier Letellier profite de la maladie de son associé Maubourg pour lancer une vaste spéculation sur les mines brésiliennes de San Geromino. Il a fait disparaître le rapport défavorable du chevalier Max du Vernois, fiancé de Lucienne Maubourg, et il a envoyé au Brésil le comte de Lussan, frère de Max et lui-même fiancé à Berthe Letellier, sa propre fille.

Max est reparti pour le Brésil avec la courageuse Berthe pour retrouver son frère de Lussan. Mais, à la suite d'un naufrage, il devient aveugle et Berthe est faite prisonnière par le sieur Gabriac, aventurier qui s'est fait donner par Letellier le gouvernement de San Geromino et qui exploite les Indiens. Gabriac veut se débarrasser des deux frères, et au moment où ceux-ci viennent de se retrouver dans un combat livré par lui à de Lussan, profitant de la cécité de du Vernois, il lui décharge son pistolet par derrière et s'enfuit.

Max est en danger de mort, mais un chef indien administre au blessé un breuvage qui arrête un instant le cours de sa vie et permet de transporter le chevalier dans une caverne où il est confié à la garde de Soumia et de Couic, le plus fidèle des amis.

CHAPITRE VIII

Où les Yeux qui dorment ne se trompent pas. (Suite.)

Cependant, de Lussan et Bastien avaient rejoint la petite troupe, puis tous s'étaient lancés à toute bride vers San Geromino.

On entendait des clameurs, on aurait pu dire même des hurlements, ponctués de coups de feu... Que se passait-il donc?

Gabriac était revenu à franc étrieur de Gwempo, entraînant après lui ce qui restait de sa petite armée. Tous l'avaient suivi, en apparence par obéissance, mais surtout par crainte des Indiens qui pouvaient s'être lancés à leur poursuite. Surtout depuis qu'ils savaient le retour du chevalier du Vernois, ils avaient peur. En vain, Gabriac leur affirmait qu'il l'avait tué, ils ne le croyaient pas. Et du Vernois avait laissé dans le pays une légende de force qui les épouvantait.

Mais il y avait autre chose encore : Gabriac, en se laissant surprendre dans Gwempo et cerner — ils le croyaient ainsi grâce au stratagème de Bastien — par une troupe européenne dont il ne soupçonnait pas l'existence, avait perdu tout son prestige.

Le moment n'était pas éloigné où le misérable allait en avoir la preuve.

Car, dès son arrivée à San Geromino, il trouva un changement auquel il ne s'attendait pas : quelques heures après son départ, un glissement de sables s'était produit et avait englouti plusieurs travailleurs indiens; les autres, à la fois terrorisés et exaspérés par ces catastrophes trop souvent renouvelées,